

MICHAËL LEVYSTONE

# ASIE CENTRALE

## LE RÉVEIL

ARMAND COLIN

Illustration de couverture : Adrià Fruitós  
Cartographie : Allix Piot  
Mise en pages : PCA

**NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :**



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, 2024  
Armand Colin est une marque de  
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-63686-9

# INTRODUCTION

De toutes les régions du globe, l'Asie centrale n'est pas la plus simple à appréhender. Le terme même d'« Asie centrale » apparaît tardivement dans l'histoire mouvementée de cette partie du continent asiatique qui s'étire depuis la ceinture montagneuse du Tian-Chan et du Pamir à l'est jusqu'à la mer Caspienne à l'ouest, et, dans un sens nord-sud, entre les chaînes de l'Oural et de l'Hindou Kouch. Désignée tour à tour de « Scythie », « Transoxiane », « Tartarie » ou encore « Turkestan », ce n'est qu'en 1843 que la dénomination, désormais consacrée d'Asie centrale, apparaît sous la plume du géographe allemand Alexander von Humboldt (1769-1859). Jamais intégralement fondu au sein d'une structure administrative spécifique, l'espace centrasiatique était morcelé par les différents empires qui s'en sont rendus maîtres, comme le montrent ces appellations concurrentes. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les Russes émiettent l'Asie centrale en deux Gouvernorats généraux (du Turkestan et des Steppes). Au début du XX<sup>e</sup>, les Soviétiques – qui parlent quant à eux d'« Asie médiane (*Srednââ Aziâ*) et Kazakhstan » – redécoupent la région pour y faire successivement émerger les cinq républiques qui la composent à ce jour : le Kirghizstan, l'Ouzbékistan, le Tadjikistan, le Turkménistan et le Kazakhstan, tous indépendants depuis 1991. Pas davantage qu'elle n'est réductible à une entité politique propre, l'Asie centrale ne saurait s'identifier à un seul peuple, tant elle s'est trouvée façonnée, au cours des siècles, par de pléthoriques apports extérieurs (ethniques, linguistiques et religieux). Descendant de populations indo-européennes, perses, turciques et slaves, de tradition nomade pour les unes et sédentaire pour les autres, les Centrasiatiques incarnent les héritiers d'un fascinant syncrétisme civilisationnel.

L'Asie centrale se veut tout aussi composite sur le plan géographique. Marquée par des amplitudes thermiques extrêmes, entre les étés du Turkménistan (+50 °C) et les hivers du Kazakhstan (-50 °C), la région se distingue par des milieux naturels particulièrement variés.

Elle se caractérise en premier lieu par ses zones arides, qu'il s'agisse des steppes du Kazakhstan (les plus étendues de la planète) ou des déserts de l'Ouzbékistan (Kyzylkoum) et du Turkménistan (Karakoum, l'un des plus chauds du globe), sans oublier le plateau d'Oust-Ourt, qui empiète sur ces trois pays. Les terres fertiles ne sont en revanche pas légion, même si les piémonts de la vallée de Ferghana (au carrefour du Kirghizstan, de l'Ouzbékistan et du Tadjikistan) et le Khorezm (en Ouzbékistan central) sont propices aux activités agricoles. Les terres arables de l'Asie centrale sont essentiellement irriguées par ses deux plus grands fleuves, le Syr-Daria et l'Amou-Daria. Ces cours d'eau, qui prennent leur source à l'est (au Kirghizstan pour le premier, au Tadjikistan pour le second), cheminent à travers la région pour se jeter vers ce qu'il reste, à l'ouest du Kazakhstan et de l'Ouzbékistan, de la mer d'Aral, ancienne quatrième plus grande étendue aquatique intérieure au monde. Si la présence de grands lacs, tels le Balkhach à l'est du Kazakhstan et surtout, au nord du Kirghizstan, l'Issyk-Koul (deuxième plus grand lac de montagne du monde après le Titicaca), bat en brèche l'image d'une région prétendument dépourvue d'eau, l'alarmante fonte des glaciers agite néanmoins le spectre du stress hydrique, jusque dans les pays situés en amont du Syr-Daria et de l'Amou-Daria.

Énigmatique, flanquée d'une géographie hétéroclite, l'Asie centrale constitue indéniablement une terre de paradoxes. D'une part, l'immensité de sa superficie (4 millions de km<sup>2</sup>, soit autant que celle de l'Union européenne) ne suffit à préserver cette région de l'enclavement, la mer Caspienne, riveraine des seuls Kazakhstan et Turkménistan, ne débouchant sur aucun océan. D'autre part, l'Asie centrale a beau être riche en ressources naturelles, recelant d'importantes réserves d'hydrocarbures – y compris en mer Caspienne –, d'uranium et de terres rares, elle reste pauvre en hommes (1 % de la population mondiale, selon l'ONU). L'Asie centrale est néanmoins portée par une vigoureuse croissance démographique, avec en moyenne un million de naissances annuelles au cours de la dernière décennie, ce qui en fait l'une des régions les plus jeunes de la planète. Ce phénomène se répercute positivement sur la croissance économique et la consommation des pays centrasiatiques. En parallèle, c'est une nouvelle génération qui vient grossir les rangs d'un électorat peu réceptif à la menace d'un retour du chaos né d'indépendances non voulues, brandie par certaines équipes au pouvoir pour s'y pérenniser, comme au Tadjikistan. Les manifestations de l'année 2022 au Kazakhstan, au Tadjikistan et en Ouzbékistan révèlent que les mobilisations citoyennes ne sont pas

l'apanage du turbulent Kirghizstan, et portent à croire que l'autoritarisme n'est pas le seul régime politique possible dans une région qui reste, à l'évidence, profondément marquée par près de sept décennies de gouvernance soviétique.

Par-delà les indépendances, le poids de l'héritage soviétique reste lourd à porter pour les républiques d'Asie centrale sur le plan frontalier, particulièrement dans la vallée de Ferghana. Les écheveaux ethno-territoriaux qui s'y sont formés au gré de la politique soviétique des nationalités conduite durant les décennies 1920 et 1930 continuent de mettre violemment aux prises le Kirghizstan et le Tadjikistan. Leur litige frontalier, qui a donné lieu à des combats de haute intensité dans la province de Batken (Kirghizstan) en avril 2021 puis en septembre 2022, ne constitue pas, pour autant, une fatalité: d'une part, et malgré des opinions publiques chauffées à blanc, les présidents Japarov et Rakhmon entretiennent le dialogue sur ce dossier; d'autre part, la normalisation, début 2023, du différend frontalier opposant le Kirghizstan à l'Ouzbékistan – autre État ferghanais, qui a notoirement perturbé l'ordre régional jusqu'en 2016 –, prouve que l'Asie centrale est une région où peuvent survenir des évolutions aussi positives qu'inattendues. Les États de cette région ont d'autant plus intérêt à trouver des terrains d'entente qu'ils sont arc-boutés sur un espace ceint par une mer fermée et de puissants voisins, pour lesquels l'Asie centrale relève, en tout ou partie, de leurs sphères d'influence respectives. Ainsi de la Russie, qui longe le nord du Kazakhstan sur plus de 7 000 kilomètres; de la Chine, qui environne le Kazakhstan, le Kirghizstan et le Tadjikistan à l'est, sur plus de 3 000 kilomètres; de l'Iran, qu'une dyade met au contact du Turkménistan méridional sur près d'un millier de kilomètres. Toujours au sud, le Turkménistan, mais aussi l'Ouzbékistan et, surtout, le Tadjikistan, font face à un voisin autrement plus préoccupant: l'Afghanistan.

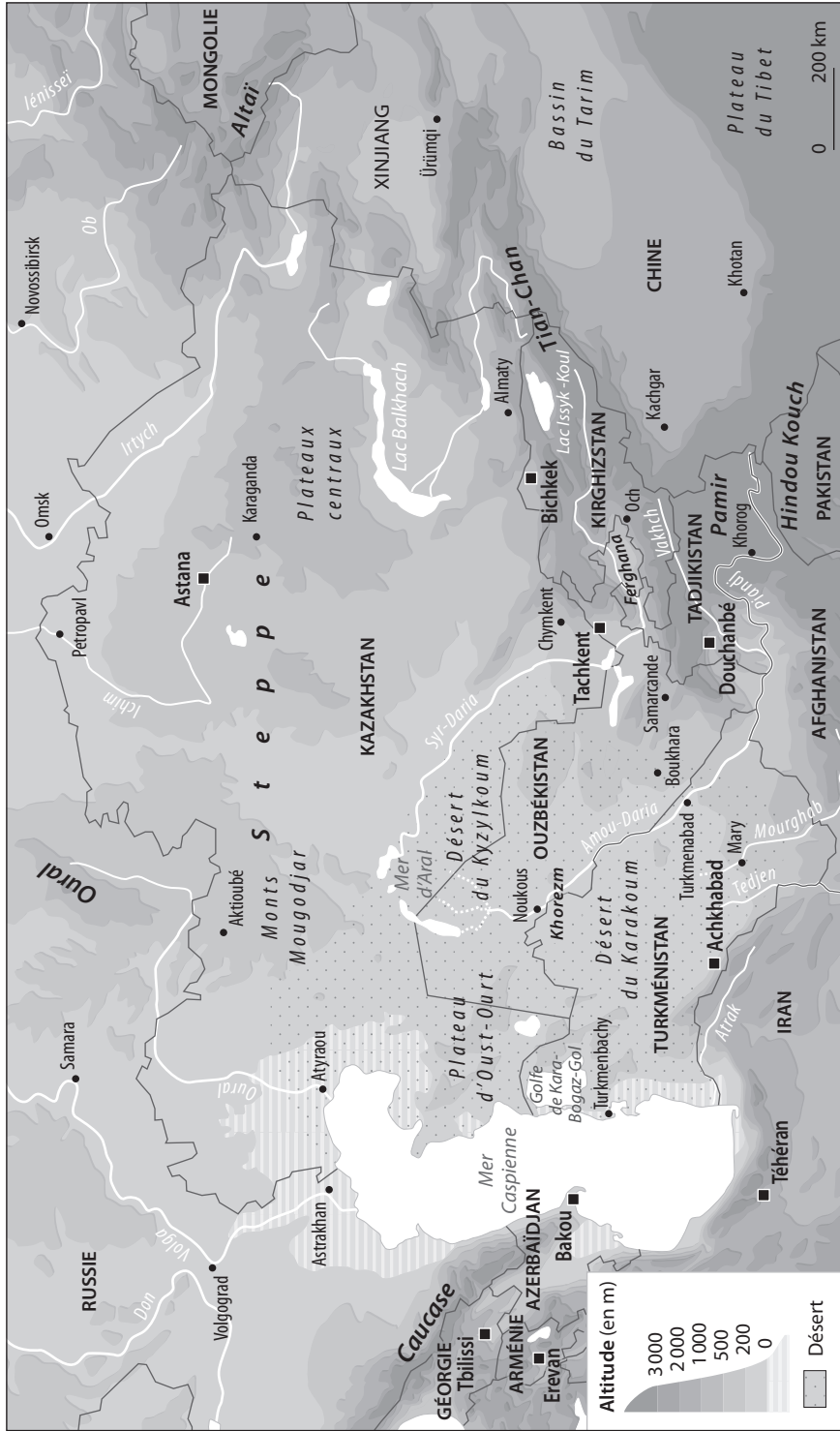
Depuis le 15 août 2021, qui a vu les Talibans reconquérir le pouvoir à Kaboul deux décennies après en avoir été chassés par les Américains, jusqu'au 24 février 2022, lorsque le président russe, Vladimir Poutine, a lancé son armée contre l'Ukraine, l'Asie centrale s'est retrouvée propulsée aux avant-postes de deux des crises les plus aiguës de la scène internationale. Extraite de l'inertie lénifiante qui l'aura bercée trente ans durant, la région fait l'objet d'un profond remodelage géopolitique qui l'expose à de sérieux risques sécuritaires en provenance d'Afghanistan (djihadisme, trafics) et économiques relayés, malgré elle, par la Russie (effets indirects des nouveaux trains de sanctions édictés contre Moscou en 2022). Dans le même

temps, l'Asie centrale suscite un réel regain d'intérêt international. Les grandes puissances tendent en effet à inclure beaucoup plus activement les pays de cette région dans leur orbite diplomatique, sécuritaire et économique depuis 2022, une année durant laquelle les dirigeants américains, indiens et européens ont, par exemple, convié leurs homologues centrasiatiques à des sommets multilatéraux. L'année suivante, ce sont les États membres du Conseil de coopération du Golfe (CCG) et l'Allemagne qui ont officiellement lancé leurs mécanismes de concertation privilégiée avec les républiques centrasiatiques. Quoiqu'encore dépourvue d'un outil de dialogue spécifique avec la région, la France s'y montre elle-même autrement plus entreprenante que dans un passé récent : Emmanuel Macron, qui a reçu à l'Élysée tous les présidents centrasiatiques (hormis celui du Turkménistan), a effectué, en 2023, la première tournée d'un chef de l'État français en Asie centrale depuis François Mitterrand en 1994.

Le redimensionnement de l'Asie centrale joue à plein y compris auprès de ses partenaires traditionnels, qui se trouvent être les pays qui lui sont le plus proches sur le plan géographique. La Russie se veut plus active que jamais dans une région qui, sur fond de sanctions alourdies contre Moscou, la soumet à d'inédites dépendances économiques, tant pour l'acheminement sur son marché intérieur de produits sanctionnés que pour la réorientation du commerce extérieur russe vers les marchés iranien et indien. L'Asie centrale fait par ailleurs figure d'arrière-cour stratégique où les initiatives américaines ne sont plus, contrairement à 2001, tolérées par le Kremlin. La Chine continue pour sa part d'avancer, subtilement, ses pions en Asie centrale. Après avoir débordé le champ économique pour gagner en influence sécuritaire (singulièrement au Tadjikistan), Pékin s'est émancipé en 2023 de l'Organisation de coopération de Shanghai (OCS) pour dialoguer, sans interférence russe, avec ses interlocuteurs centrasiatiques, à Xi'an. Reniée par Moscou, soutenue par Pékin, l'intégrité territoriale du Kazakhstan laisse poindre un clivage notable entre les deux garants majeurs de la stabilité politico-sécuritaire de l'Asie centrale depuis 1991, mais tant que leurs intérêts convergeront aussi fortement dans la région et sur la scène internationale – où ils contestent à l'unisson l'hégémonie occidentale, au sein de l'OCS et des BRICS –, Chinois et Russes se garderont à coup sûr de se livrer une concurrence ouverte et exacerbée pour le *leadership* dans leur voisinage commun. Quant à l'Iran, qui a officiellement adhéré à l'OCS en 2023, et la Turquie, forte de liens ancestraux avec l'Asie centrale (Tadjikistan excepté), ils tournent eux-mêmes, et de plus en plus,

leur regard vers l'est : Téhéran, depuis l'échec de l'Accord de Vienne sur le nucléaire iranien en 2018 ; Ankara, dans le prolongement de la reconquête en deux temps (2020 et 2023) du Haut-Karabakh par l'Azerbaïdjan. L'autre État turcique de la Caspienne emploie la redéfinition des dynamiques régionales d'échanges et de puissances, impulsée par l'éclatement du conflit russo-ukrainien, au renforcement de ses propres coopérations avec l'Asie centrale, redevenue une authentique terre de convoitises, conformément à sa longue et riche histoire.

Carte 1 Une terre de contrastes en plein cœur de l'Eurasie





# L'histoire de l'Asie centrale jusqu'en 1991

*Haut lieu de la rivalité entre nomades et sédentaires, espace d'interactions et de conflits entre Indo-Européens, Turco-Mongols, Chinois et Arabes, l'Asie centrale amalgame au fil des siècles de multiples apports ethniques, culturels, linguistiques et religieux.*

## Un lieu de clivages et d'ébranlements multiples sous l'Antiquité (-VIII<sup>e</sup> – +V<sup>e</sup> siècles)

Au VIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, la steppe eurasiennne se divise entre deux peuples nomades : à l'ouest, les Scythes – des Indo-Européens persanophones ; à l'est, les Hiong-nou – des Turco-Mongols. Scythes et Hiong-nou entretiennent une rivalité avec les populations sédentaires situées au sud de leurs aires respectives de transhumance. Ainsi, les Scythes se confrontent aux Achéménides, qui se fixent sur le plateau iranien où ils regroupent sous leur autorité Assyriens, Babyloniens et Mèdes, et à partir duquel ils ne tardent pas à se projeter sur la Bactriane (région située au nord de l'actuel Afghanistan), la Sogdiane (à cheval entre l'Ouzbékistan, le Tadjikistan et l'Afghanistan) et le Khorezm (au sud de la mer d'Aral, dans l'Ouzbékistan actuel). Arrivé au pouvoir en -559, le roi achéménide Cyrus II le Grand impose sa domination sur la Transoxiane, région qui recouvre littéralement les contrées « au-delà de l'Oxus » (le fleuve de l'Amou-Daria). C'est pour préserver cette nouvelle zone d'influence qu'il lance une grande offensive vers les steppes tenues par les Saces. Il est cependant vaincu, en -530, par la reine massagète Tomyris, qui devient ainsi la première combattante nomade de l'histoire à s'imposer face à une armée sédentaire. Les Achéménides prennent leur revanche une décennie plus tard, sous le règne de Darius I<sup>er</sup>, qui échouera cependant à faire plier les Scythes d'Europe dans le Caucase, en -514. Une fois verrouillées

ses possessions en basse Asie centrale, l'Empire achéménide les réorganise, au cours des VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant Jésus-Christ, sous forme de provinces – les « satrapies » de Bactriane, Sogdiane, Chorasmie et Margiane, dont les populations entrent en contact avec les plus brillantes civilisations de l'Antiquité : celles de l'Indus, de l'Égypte et de la Grèce.

Les colonies grecques portent en elles les germes de la poussée macédonienne vers l'Asie mineure et le sous-continent indien. Cet élan conquérant se concrétise lorsque, déterminé à rassembler les Hellènes et à laver l'affront des offensives perses, à l'origine des guerres médiques – remportées par Athènes en -490 (Marathon) et en -480 (Salamine) –, Alexandre le Grand franchit le détroit des Dardanelles en -334, où il défait le roi achéménide Darius III. Ses victoires ultérieures, enlevées à Issos (-333) et à Gaugamèles (-331), ont raison du pouvoir achéménide.

**Alexandre le Grand en Asie centrale (-330 – -327):  
un passage éclair pour des fondements durables**

C'est depuis la Perse qu'Alexandre s'enfonce en Asie centrale, où il doit encore mater la résistance de Bessos, « satrape » (gouverneur) de Bactriane qui, après avoir fait assassiner Darius III en -330, se proclame roi de Perse sous le nom d'Artaxerxès V. Une *Pax hellenica* se met en œuvre, reposant d'une part sur la fondation de cités, telles qu'Alexandrie Eskhate (identifiée à Khodjent, Tadjikistan) et Alexandrie de Margiane (Mary, Turkménistan), et d'autre part sur la formation d'alliances politiques avec des dignitaires locaux. Alexandre montre ici l'exemple en épousant la princesse sogdienne Roxane, avant de s'élancer à la conquête de l'Inde en -327.

La mort d'Alexandre le Grand (-323) provoque le démembrement de l'Empire macédonien, dont la plupart des possessions asiatiques, parmi lesquelles la Sogdiane et la Bactriane, reviennent à l'un de ses lieutenants, qui se fait couronner en -305 sous le nom de Seleucos I<sup>er</sup> Nikator (« Vainqueur »). La dynastie qu'il instaure (Séleucides) connaît son heure de gloire sous le règne de son fils et successeur, Antiochos I<sup>er</sup> (-281 – -261), qui établit de nouvelles colonies grecques, notamment à Bactres (Balkh, Afghanistan). C'est précisément là qu'éclot, vers -240 et sous l'action du satrape Diodote, un

royaume gréco-bactrien. Ébranlées par leurs divisions intestines, les dynasties hellénistiques d'Asie centrale se trouvent de surcroît malmenées par l'intrusion de nouveaux peuples en provenance de l'est.

À l'est, depuis leurs aires de pâturage en Mongolie et en Chine septentrionale, les Hiong-nou menacent les Chinois du royaume de Zhao, installés de l'autre côté du fleuve Jaune. Pour se défendre, ceux-ci érigent les premiers éléments de fortifications de la Grande Muraille de Chine, qu'achève en -215 l'unificateur des « Royaumes combattants » et fondateur de la grande dynastie Qin (-221) : Qin Shi Huang. Le premier empereur chinois de l'histoire ne tarde pas à expulser les Hiong-nou du plateau d'Ordos (intérieur de la grande boucle du fleuve Jaune). Les Hiong-nou refluent alors vers l'ouest et le corridor du Gansu, dont ils chassent eux-mêmes un peuple nomade indo-européen : les Yuezhi. Une double vague d'émigration yuezhi se dessine, avec pour destinations le Tibet (« Petits Yuezhi ») et la « steppe de la Faim », le Betpak-Dala, situé à l'ouest du lac Balkhach, en plein pays sace (« Grands Yuezhi »). Quant aux Hiong-nou, désormais maîtres du corridor du Gansu, ils s'affairent à déstabiliser les territoires dominés dans leur voisinage oriental par les Han, la dynastie régnant sur la Chine depuis -206 : incursions dans le Shaanxi (-167) ; offensive contre la Grande Muraille près de Datong (-129). La tendance s'inverse en -127, lorsque l'empereur han Wou-ti inflige aux Hiong-nou une cuisante défaite militaire, prélude à sa prise de contrôle progressive du Gansu et, subséquentement, du bassin du Tarim, avec la ville de Tourfan pour point nodal. De là, les Han tissent des liens avec les Bactriens et les Sogdiens, dont ils acquièrent pléthore de destriers afin de renforcer leur cavalerie face à celle, redoutable, des Hiong-nou. Ces relations commerciales président, en tout état de cause, à l'établissement, au 1<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ, d'un réseau de voies caravanières qui déborde rapidement le cadre centrasiatique : les « Routes de la Soie ».

**Les « Routes de la Soie »,  
un vecteur d'émulations en tous genres**

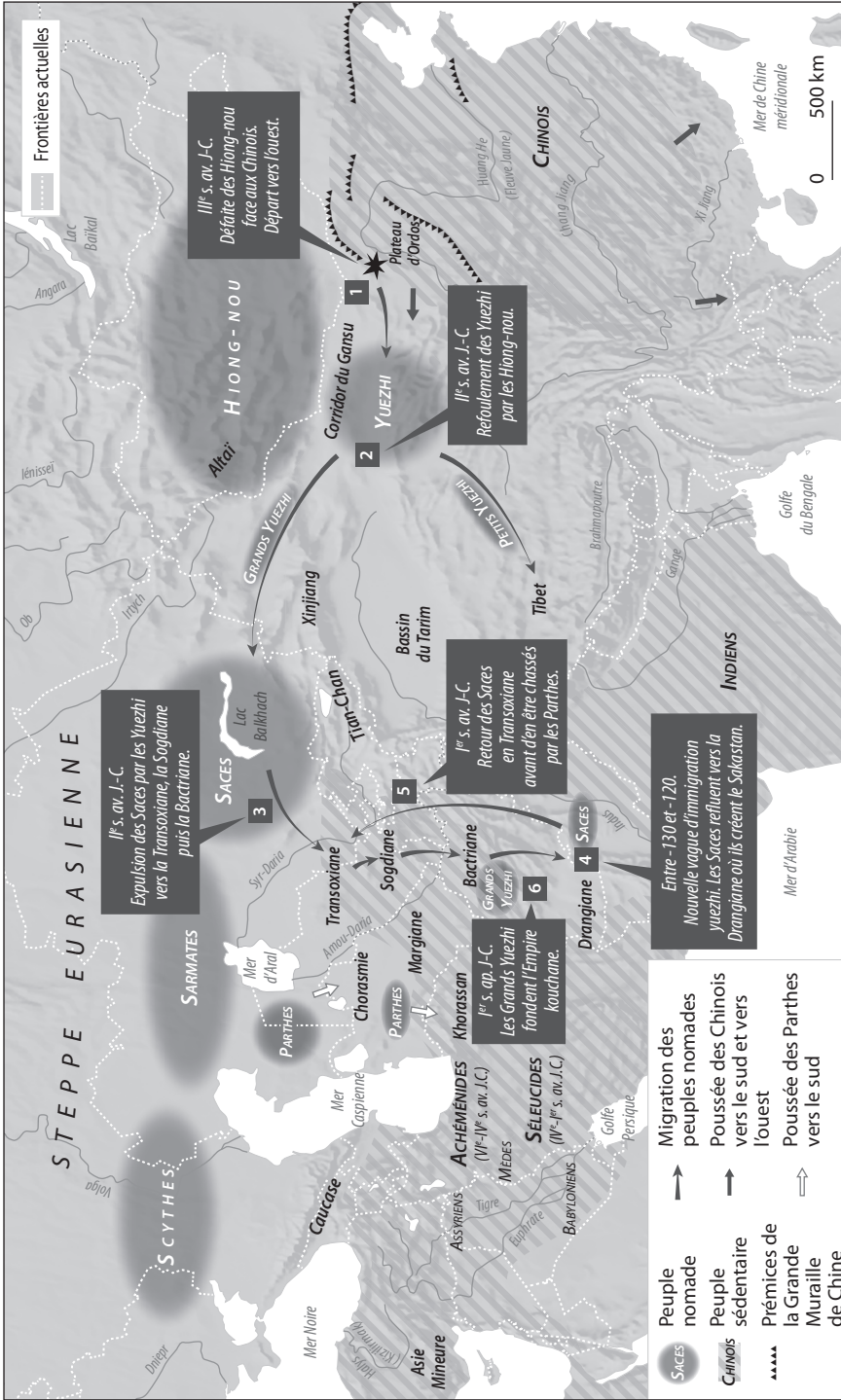
La séduisante expression « Routes de la Soie » inventée en 1877 par le géographe allemand Ferdinand von Richthofen (1833-1905) ne permet d'apprécier qu'imparfaitement l'incroyable diversité des grandes artères liant l'Extrême-Orient à la Méditerranée au cours de l'Antiquité et du Moyen Âge.

Sur le plan strictement commercial, ces voies d'échanges ne transportent pas uniquement des soieries chinoises, mais bien d'autres marchandises, telles que des produits de luxe (fourrures, jades, or) et des denrées alimentaires (thé, épices, haricot). D'ailleurs, ce n'est pas tant l'érosion du monopole chinois sur la production de la soie à partir de la fin des Han en 220 que les Grandes découvertes du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle qui condamnent les « Routes de la Soie » à la déshérence (cf. *infra*). En outre, dans le sillage de ces corridors émergent des caravansérails et des grandes villes marchandes (Chang'an, Taxkorgan, Samarcande, Boukhara, Khiva, Merv, Hérat) qui favorisent le brassage des cultures et des croyances. Vecteur de transmission du bouddhisme, du christianisme puis de l'islam, ces « Routes » sont également celles « de la Foi » (Peter Frankopan).

En haute Asie centrale, l'expulsion des Yuezhi du corridor du Gansu par les Hiong-nou produit un effet domino sur les Saces, eux-mêmes rejetés vers la Transoxiane, où les États fondés et pérennisés par les successeurs d'Alexandre le Grand craquent inéluctablement. D'un côté, les Séleucides sont soumis à la pression conjuguée des Saces et des Parthes – des nomades perses originaires de territoires situés autour de la mer d'Aral –, qui aboutit en -135 à la conquête par le roi parthe Phraatès II du Khorassan (nord-est de l'Iran). D'un autre côté, le royaume gréco-bactrien est en butte à des incursions saces, conduisant le roi Hélioclès à lâcher la Sogdiane et la Bactriane. Curieuse redite de l'histoire, les Saces sont chassés vers le sud par une nouvelle vague d'invasions yuezhi, au cours de la décennie -130. Ils se réfugient alors dans l'ancienne satrapie de Drangiane (aux confins de l'Iran, de l'Afghanistan et du Pakistan). C'est depuis leur nouvelle terre d'accueil, rebaptisée « Sakastan » (le futur Sistan), que les Saces nourrissent l'ambition de regagner la Transoxiane où, assailli par le roi séleucide Antiochos VII, Phraatès II les appelle à son secours en -129. Les barbares aident le souverain parthe à repousser les assauts séleucides dans un premier temps, avant de le trahir puis de l'assassiner. La Parthie doit attendre l'avènement de Mithridate II (-123 – -88) pour reprendre le dessus sur les Saces, étirant par ailleurs ses possessions jusqu'à l'Amou-Daria pour endiguer les velléités hégémoniques des Grands Yuezhi, qui se sont approprié la Bactriane.

Ceux-ci n'en fondent pas moins, au <sup>1</sup><sup>er</sup> siècle de notre ère, l'Empire kouchane, dont le nom fait directement référence à l'Hindou Kouch, la chaîne de hautes montagnes à cheval entre l'Afghanistan et le

Carte 2 La steppe eurasienne en ébullition (-III<sup>e</sup> – +I<sup>er</sup> siècles)



Pakistan où cette nouvelle entité politique voit le jour. Sous le règne de leur plus illustre souverain, Kanichka I<sup>er</sup> (127-144), les Kouchanes s'étendent vers la Perse à l'ouest et vers l'Inde à l'est, et propagent, à travers les Routes de la Soie, le bouddhisme en Asie méridionale et centrale et jusqu'en Chine, *via* le corridor du Gansu. D'ailleurs, à la faveur de l'éclatement de l'Empire han en « Trois Royaumes » (Wei, Wu et Shu) à partir des années 220, les Kouchanes s'arrogent le contrôle des grandes villes-étape des Routes de la Soie, telles que Balkh, Boukhara et Samarcande. Ils entrent progressivement en décadence, pour disparaître au v<sup>e</sup> siècle au profit d'un autre peuple yuezhi originaire de Bactriane, mené par Kidara. La domination des Kidarites prend fin à peine quelques décennies plus tard, où ils sont supplantés par les Huns hephtalites, des nomades turco-mongols descendant des Hiong-nou. L'expansion des Huns hephtalites vers les bassins de l'Ili et de l'Issyk-Koul, ainsi que leur conquête du Khorassan aux dépens des Sassanides – arrivés au pouvoir en Perse en 224 – les rendent, à leur tour, maîtres des grands axes de négoce interrégionaux.

Les poussées turco-mongoles du v<sup>e</sup> siècle ne se circonscrivent pas à la seule Asie centrale (considérée très largement). En effet, au même moment, les steppes d'Europe sont soumises aux raids dévastateurs d'Attila, roi des Huns occidentaux (434-453), alors que les Jouan-jouan structurent leur État sur celles de haute Asie. L'Empire jouan-jouan s'affaiblit irrémédiablement sous l'effet de ses débâcles militaires successives face aux Chinois t'o-pa (entre 429 et 449) et surtout d'une guerre civile, qui conduit les différentes tribus turques vassales des Jouan-jouan à s'affranchir de leur autorité. Tel est le cas des T'ou-kiue (transcription chinoise de « Türk »), peuple de nomades éleveurs et forgerons originaires de l'Altaï, dont la montée en puissance et l'hégémonie prochaine sur l'Asie centrale confirment la tendance amorcée par l'avènement des Huns hephtalites: l'éviction des Indo-Européens au profit des Turcs dans la région.

## Une première vague de turcisation sur fond d'intrigues chinoises durant la période pré-islamique (vi<sup>e</sup> – mi-viii<sup>e</sup> siècles)

Au début de la guerre civile qui ébranle, à partir de 520, l'autorité des Jouan-jouan, le chef t'ou-kiue Boumin plaide en faveur du maintien, dans leur giron, des différents peuples turcs vassalisés épris de liberté.

Mais lorsque la main d'une princesse jouan-jouan lui est refusée, Boumin renie sa propre allégeance. Il se ligue avec les Chinois si-wei contre l'Empire jouan-jouan, qu'il met à bas en 552. Des Jouan-jouan, il conserve le titre impérial (Boumin Khagan) ainsi que les possessions territoriales, notamment en Mongolie, foyer d'une vague de turcisation qui déferlera sur l'Asie centrale, où la Sogdiane, la Bactriane et les régions du Balkhach, de l'Issyk-Koul et du Tchou sont encore aux mains des Huns hephtalites, alliés des Jouan-jouan. Boumin Khagan décède peu de temps après être monté sur le trône, ce qui provoque la scission de son État, le Khaganat türk, en deux grandes entités. La frange orientale (Mongolie) est transmise à son fils Mou-han, proclamé khagan (553-572). La frange occidentale (Djoungarie) revient au frère de Boumin, Istämi (552-575), détenteur du titre princier (et donc inférieur) de yabghou.

Alors que, à l'est, Mou-han Khagan s'impose sur la horde mongole des Khitan vers 560, à l'ouest, Istämi conclut une alliance de revers avec les Sassanides contre les Hephtalites, qui succombent vers 565. Les T'ou-kiue occidentaux et les Sassanides conviennent alors d'un partage des anciens territoires hephtalites: aux premiers échoit la Sogdiane; aux seconds, la Bactriane. L'alliance entre T'ou-kiue occidentaux et Sassanides s'avère bien éphémère: non contents de leur reprendre les grandes villes de Balkh et Koundouz en Bactriane, les T'ou-kiue déclarent la guerre, vers 570, aux Sassanides, contre lesquels ils ont entre-temps forgé une nouvelle alliance avec les Byzantins. Embarqué dans un conflit éreintant avec la Perse sassanide (572-591), Constantinople voit de surcroît sa relation se détériorer avec les T'ou-kiue occidentaux. Le fils et successeur d'Istämi, Tardou (575-603), se montre en effet résolument hostile au rapprochement entre les Byzantins et les Avars – des populations issues soit des Jouan-jouan, soit des Huns chassés d'Europe vers les steppes russes au v<sup>e</sup> siècle. Aussi, Tardou lance des expéditions punitives contre les possessions byzantines en Crimée (576), sans oublier pour autant de mener la vie dure aux Sassanides en Bactriane, qu'il envahit à partir de 588. Son autorité est définitivement établie sur Balkh et Koundouz une décennie plus tard.

La double domination t'ou-kiue à travers le continent asiatique, depuis la Mandchourie jusqu'au Khorassan, s'étiole à partir de la fin du vi<sup>e</sup> siècle, et ceci pour deux raisons principales. Tout d'abord, le yabghou Tardou, en se proclamant khagan au début des années 580, érode l'unité politique liant T'ou-kiue orientaux et occidentaux depuis la fondation de l'empire par Boumin Kaghan. Ensuite, les intrigues



ourdiées par les Chinois – conformément à la stratégie qui leur avait déjà permis d’abattre les Jouan-jouan en encourageant, précisément, la dissidence des T’ou-kiue en leur sein – fragilise de l’intérieur l’édifice t’ou-kiue. Ainsi, en 603, les Chinois de la dynastie sui (581-618) suscitent la révolte de l’éminente tribu turque des Töläch, ancêtres des Ouïghours (*cf.* Encadré ci-contre), qui s’avère fatale à Tardou. Les Sui ne tardent pas, eux-mêmes, à être chassés de l’histoire, affaiblis par leur défaite face au royaume coréen de Koguryo (614), puis emportés par une guerre civile qui se déclare en 616, et qui favorise l’avènement d’une nouvelle dynastie en Chine: les Tang (618-907). Ces derniers parviennent à repousser, en 624, les assauts lancés depuis la Mongolie par les T’ou-kiue orientaux contre la capitale impériale Chang’an (futur Xi’an, dans la province du Shaanxi), avant de prendre une nouvelle dimension sur leurs confins mongols et transoxianais, sous le règne de Taizong le Grand (627-649).

Subtilement, le deuxième empereur tang s’emploie à affaiblir, à distance, les T’ou-kiue orientaux et occidentaux, en attisant les révoltes des Ouïghours et des Karlouks. En 630, il mène une double campagne: contre les T’ou-kiue orientaux, mis au pas jusqu’en 682; contre les T’ou-kiue occidentaux, auxquels il reprend les oasis du bassin du Tarim – Tourfan, mais aussi Karachahr, Koutcha, Khotan et Kachgar, où les Tang implantent des avant-postes militaires pour sécuriser leur protectorat établi au cours de la décennie 640 sur la province d’Anxi (« Quatre Garnisons d’Anxi »). Les Tang remportent sur les T’ou-kiue occidentaux encore réfractaires à leur autorité d’importantes victoires, comme celles enlevées en 652 à Goutchen avec l’aide des Ouïghours et en 657 dans le Semiretchie (est du Ferghana). Les Tang dominent à cette époque un gigantesque espace couvrant les steppes de la Mongolie et de l’Asie centrale, le bassin du Tarim, la Sogdiane et la Bactriane, sans oublier l’Afghanistan oriental et l’Inde septentrionale. À première vue plus prospère que jamais, la Chine ne s’en trouve pas moins confrontée à une renaissance t’ou-kiue dans les vallées de l’Orkhon et de la Toula, aboutissant à la proclamation, par Elterich en 682, d’un nouvel empire: celui des Gök Türks (les « Turcs bleus »).

Les Gök Türks reconquièrent la Chine septentrionale, soumettent les Khitan et les Kirghizes du Iénisseï (696), et se lancent à la conquête des steppes au nord du Syr-Daria, où ils enregistrent le ralliement d’une autre tribu turque, les TÜRGECH, structurés en khaganat indépendant à partir de 699. Malmenés par cette double adversité, les Tang finissent par en triompher. Assaillis sur les « Quatre Garnisons d’Anxi » par les TÜRGECH en 726, ils les terrassent dix ans plus tard. Au même



moment, les Gök Türks, orphelins de leur dernier grand souverain, Bilge Khagan (716-734) – qui provenait du même clan royal (Achina) que celui de Boumin Khagan –, périssent promptement. 744 marque un double tournant pour la Chine : en Asie centrale, elle se réapproprie les bassins de l'Ili et de l'Issyk-Koul, semblant en passe d'étendre son emprise à l'ensemble de la région, où les Arabes apparaissent dans l'intervalle (*cf. infra*); en Mongolie, elle assiste à l'éclosion d'un nouveau khaganat turc, instauré par les Ouïghours, maîtres de la vallée de l'Orkhon où ils établissent leur capitale : Qarabalgassoun, autrement dénommée Ordou-Baliq (« la Ville de la cour »).

### **Le Khaganat ouïghour (744-840), un empire turc atypique et précurseur**

Englobant les territoires de la Mongolie, du Xinjiang, de l'est de l'Asie centrale et du nord du Tibet, l'Empire ouïghour se distingue des précédents pouvoirs turcs par une stabilité politique supérieure, adossée à une alliance commerciale avec la Chine. Les Ouïghours, dont la domination sur les steppes prend brusquement fin lorsque les Kirghizes du lénisseï s'emparent de leur capitale et exécutent leur khagan en 840, laissent en héritage d'imposantes constructions fortifiées – ce qui est pour le moins singulier, venant d'un peuple nomade –, ainsi qu'un alphabet écrit qui sera repris par les Mongols quatre siècles plus tard. Les Ouïghours s'illustrent aussi – à l'instar de l'ensemble des peuples turcs – par un réel esprit de tolérance religieuse, faisant de l'Asie centrale, pour ne parler que d'elle, un authentique creuset pluriconfessionnel.

La région compte alors des religions « autochtones » : le mazdéisme et le zoroastrisme, pratiqués par les sociétés agricoles sédentaires de la Bactriane et de la Sogdiane, et populaires en Perse (le premier sous les Achéménides, le second sous les Sassanides); ou encore le chamanisme, prisé par les communautés nomades vivant au nord du Syr-Daria (avec un avatar local : le tengrisme). L'Asie centrale est également le réceptacle de religions « importées » par le fait d'actions prosélytes, à l'image du bouddhisme. Apparue en Inde au VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, puis diffusée en Asie centrale par les Kouchanes au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, le bouddhisme tombe ensuite en désuétude dans la région, où certaines de ses pratiques (concentration, extase) imprègnent

cependant les confréries soufies, telle celle des Nakchbandis (*cf. infra*). L'Asie centrale se veut enfin le refuge des religions persécutées : ainsi du manichéisme et du bouddhisme, vus d'un mauvais œil par les Sassanides après le règne de Chapour I<sup>er</sup> (241-272) ; du nestorianisme, branche du christianisme oriental condamnée comme hérétique en 431 par le concile d'Éphèse ; ou encore du judaïsme, ancré par des populations émigrées des villes perses de Mechhed, Ispahan et Tabriz dans les cités-oasis des Routes de la Soie, et singulièrement à Boukhara, où il persistera durablement aux côtés de l'islam.

## Une triple islamisation et une subversion turque de l'influence persane (mi-VIII<sup>e</sup> – X<sup>e</sup> siècles)

L'islamisation de l'Asie centrale s'opère à partir du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle par touches successives, en premier lieu sous l'action des Arabes. Ceux-ci profitent de l'affaiblissement des Byzantins et des Sassanides pour ravir la Syrie aux premiers (636) et la Perse occidentale aux seconds (637-643). Les Arabes étirent ensuite leur zone d'influence sur le Khorassan (651-652). Ils doivent momentanément suspendre leur avancée vers l'Asie centrale afin de résoudre la « Grande discorde » (Première fitna), qui oppose à Siffin (657) Ali ibn Abi Talib, cousin du prophète Mahomet, au futur Mouawiya I<sup>er</sup>, fondateur du califat omeyyade à Damas (661).

C'est au général Qoutaïba ibn Mouslim, nommé gouverneur du Khorassan en 705, mais aussi au soutien de populations persanes islamisées, que les Omeyyades doivent leur conquête de la Transoxiane, où ils s'emparent de Boukhara (707), Samarcande (712), et enfin Tachkent (714). L'assassinat de Qoutaïba ibn Mouslim en 715 fragilise l'autorité des Omeyyades sur les confins orientaux de leur immense empire, où les Boukhariotes se soulèvent en 728 avec l'aide des Türgech, et où les partisans locaux des Abbassides, adversaires historiques des Omeyyades, s'enhardissent eux-mêmes, à l'instar d'Abou Mouslim al-Khorassani, qui lève en 747 une armée à Merv. De là, Abou Mouslim se lance à la conquête de la Perse et de l'Irak, contraignant le calife Marwan II à s'exiler en Égypte, où il est assassiné en 750. Avec lui disparaît la dynastie omeyyade, remplacée par celle des Abbassides qui marche sur l'Asie centrale où, en juillet 751 à Atlach, près de la rivière Talas, le général Ziyad ibn Salih décime les Tang.

### **La victoire des Abbassides à Talas (751): des conséquences majeures pour la région**

Facilité par la défection, sur le champ de bataille, des Karlouks – qui en profitent pour créer leur propre khaganat (disparu en 940) –, le succès de Ziyad ibn Salih fait basculer la « région au-delà du fleuve » (*Mawarannahr*) dans la sphère d'influence des Abbassides, qui convertissent les populations transoxianaises à l'islam sunnite. Vecteur d'une prédication bouddhique en Asie centrale au I<sup>er</sup> siècle, les voies caravanières véhiculent la religion des nouveaux conquérants, avec une conversion plus rapide et soutenue dans la basse Asie centrale qu'en Perse, encore fortement marquée par le zoroastrisme, ou que dans la haute Asie centrale, où l'islam sera définitivement implanté dans les steppes kazakhes au XIX<sup>e</sup> siècle, sous l'action des prédicateurs soufis et des mollahs tatars de Kazan. L'intégration au sein du califat abbasside redynamise la vie économique, mais aussi intellectuelle de la région, ce dont témoigne l'essor aux VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles d'une génération de savants aussi éminents que le mathématicien Al-Khwarizmi, l'astrologue Abou Machar al-Balkhi ou encore l'astronome Al-Farghani. La diffusion des savoirs, au cours de la période médiévale, est également favorisée par la montée en compétence des Abbassides dans la fabrication du papier, aidée en cela par les artisans chinois capturés au cours de la bataille de Talas.

La perte du monopole des Tang sur la production de papier s'ajoute au déclassé général dont ils font la très cruelle expérience après leur déroute à Talas. À partir de 755, un Khitaï (Mongol) du nom d'An Lushan déclenche une révolte en Chine – où il s'empare notamment des villes de Luoyang et de Chang'an –, qui fait sombrer les Tang dans une guerre civile. Les Tang se tournent alors vers les Ouïghours, rares barbares turcs à se montrer relativement conciliants envers les Chinois. Avec l'aide des armées ouïghoures, les Tang réussissent à reprendre Luoyang (757) à An Lushan. Présent à Luoyang, le khagan ouïghour y fait la rencontre de missionnaires manichéens originaires de la Sogdiane qui le convertissent à leur religion. Le manichéisme devient le culte officiel de l'Empire ouïghour, qui prescrit aux Tang d'accorder leur protection aux manichéens de Chine. Les Tang s'exécutent scrupuleusement, jusqu'à ce que les Kirghizes du Iénisseï les délivrent en 840 du voisinage des Ouïghours, chassés vers les oasis

du nord du Tarim et vers l'ouest du Gansu. Dès lors, les fidèles manichéens font l'objet de persécutions en Chine, où la dynastie tang finit par disparaître à son tour, en 907.

Quoique victorieux à Talas, les Abbassides connaissent eux-mêmes des lendemains pour le moins difficiles. Une vive tension oppose Ziyad ibn Salih à Abou Mouslim, entre-temps nommé gouverneur du Khorassan par le premier calife abbasside, Abou al-Abbas Abd Allah. Une fois encore, c'est Abou Mouslim qui a le dernier mot, mais cette énième victoire suscite la jalousie du nouveau calife et frère du précédent, Abou Djafar, qui le fait assassiner en 755. La mort d'Abou Mouslim provoque une vague de révoltes en Asie centrale, où de nombreux peuples, jusqu'aux Khazars – des Turcs nomades judaïsés venant de l'est de la mer Caspienne, qui avaient harcelé en leur temps les Omeyyades en Transcaucasie et en Perse septentrionale –, fourbissent leurs armes contre les Abbassides à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, les Abbassides, soucieux de leur alliance avec les Persans<sup>1</sup>, se retrouvent subrepticement marginalisés en Transoxiane à la fin du IX<sup>e</sup> siècle par des populations persanes locales, qu'ils ont d'ailleurs été les premiers à réunir depuis les Achéménides.

En effet, l'intronisation, en 875, à la tête de la Transoxiane de Nasr ibn Ahmed, membre d'une fratrie originaire du village de Saman (près de Balkh), à laquelle les Abbassides confiaient jusqu'alors la gestion de plusieurs villes centrasiatiques et afghanes, donne naissance, dans les faits, à un nouveau centre de pouvoir : l'Empire samanide, avec Samarcande pour capitale, et qui se réclame ouvertement de l'héritage sassanide. Nasr nomme gouverneur de Boukhara son frère Ismaïl, avec lequel il entre en conflit à partir de 885. La victoire d'Ismaïl ibn Ahmed en 892 entraîne le transfert de la capitale samanide vers son fief boukhariote et accélère l'émiettement des possessions abbassides sur tout le pourtour du territoire persan : annexions samanides en 911 du Sistan (au sud-est), en 922 du Khorassan (nord-est) et en 928 du Tabarestan (nord-ouest, bordé par la mer Caspienne).

Les conquêtes samanides se doublent d'une action prédicatrice, impulsée par d'importants pôles de diffusion de l'islam sunnite, tels Samarcande, Ourgouentch et surtout Boukhara, qui devient un centre d'études théologiques de premier plan, et parfois opérée à travers des coups d'éclat, à l'image d'une expédition menée en 893 par le roi samanide Ismaïl I<sup>er</sup> à Talas, au terme de laquelle la principale église de la ville est transformée en mosquée. Le règne des Samanides est également l'occasion d'une grande vitalité culturelle, portée, une fois

encore, par le perfectionnement de la production de papier, notamment à Samarcande. À côté de l'arabe fleurit une langue qui se veut la synthèse du farsi (le persan du Fars) et des dialectes sogdiens : le dari, qui aura les Tadjiks pour locuteurs (*cf. infra*). Par ailleurs, les mécènes de la cour de Boukhara participent à l'éclosion, durant les <sup>x</sup><sup>e</sup> et <sup>xi</sup><sup>e</sup> siècles, d'une nouvelle génération d'érudits : Al-Farabi (philosophie), Al-Birouni (mathématiques et astronomie) et Avicenne (philosophie et médecine), sans oublier les pères de la poésie persane, Firdousi et Roudaki.

Le <sup>x</sup><sup>e</sup> siècle est celui de tous les paradoxes pour la dynastie samanide, dont la puissance touche à son paroxysme sous le règne de Nasr II ibn Ahmed (914-943), pour périlcliter sous celui de son successeur, Nouh I<sup>er</sup> ibn Nasr (943-954). Le rôle de l'islam sunnite est tellement structurant dans l'action des Samanides que ceux-ci : poussent à l'abdication Nasr II ibn Ahmed pour s'être converti au chiisme et avoir affiché son soutien à des missionnaires ismaéliens ; entrent en conflit avec les Bouyides, une dynastie chiite régnant sur la Perse occidentale de 932 jusqu'en 1055 ; convertissent massivement les mamelouks, des esclaves turcs qu'ils font monter en grade au sein de leur puissante armée, et qui causeront leur perte.

### **Les Ghaznévides, d'esclaves à maîtres de l'Afghanistan**

Alp Tegin, mamelouk commandant en chef de la garde royale samanide, est nommé gouverneur du Khorassan en 961. Cette même année, à la mort de l'émir samanide Abd al-Malik I<sup>er</sup>, Alp Tegin offre son soutien au fils de l'émir dans la lutte successorale qui l'oppose à son oncle. C'est néanmoins le frère d'Abd al-Malik I<sup>er</sup> qui monte sur le trône, sous le nom de Mansour I<sup>er</sup> (961-976). Alp Tegin s'enfuit à Balkh, avant de traverser l'Hindou Kouch pour s'établir en 962 à Ghazni (Afghanistan), une ville qui donne son nom à la dynastie turque qu'il y fonde : les Ghaznévides. Un an plus tard, Alp Tegin disparaît, laissant son héritage à son fils puis à d'autres successeurs tout aussi incompetents, jusqu'à l'avènement de Sebük Tegin (977-997), un mamelouk qu'Alp Tegin avait acheté sur le marché de Nichapour, et qui se révèle être un conquérant de génie, s'emparant successivement de Kaboul, Koundouz et Kandahar.

À la fin du x<sup>e</sup> siècle, les Ghaznévides voient, de plus en plus, avec une autre dynastie turque: les Karakhanides, qui s'en distinguent à plusieurs égards. Tout d'abord, les Karakhanides ne sont pas nés dans le giron des Samanides, mais proviennent du Khaganat ouïghour, dont ils se sont émancipés à sa chute en 840 pour s'installer en Kachgarie, ainsi que dans les régions de l'Ili et de l'Issyk-Koul. Ensuite, les Karakhanides, pour s'être massivement convertis à l'islam en 934, sous le règne du Kara khan (« le Khan noir ») Abd al-Karim (920-955), se sont, les premiers, dotés d'un État turc officiellement musulman en Asie centrale. Karakhanides et Ghaznévides s'engouffrent dans les divisions régnant au sommet de l'Empire samanide vacillant, entre l'émir Nouh II ibn Mansour (977-997) et le baron militaire Abou Ali, pour se disputer le contrôle de l'Asie centrale.

Pris en étau entre les deux pouvoirs turcs, les Samanides, dernière dynastie aryenne transoxianaise de l'histoire, sont subjugués en 999: par les Ghaznévides, dont l'occupation de Merv achève leur conquête du Khorassan, débutée en 995; par les Karakhanides, qui s'adjugent toute la Transoxiane, après avoir fait irruption à Boukhara en 992. Tels les Samanides avant eux, les Karakhanides réalisent en Transoxiane une synthèse persano-turque, à cette différence près que désormais, les Turcs ont le primat pour l'exercice des pouvoirs publics, alors que les Persans se trouvent relégués à des fonctions essentiellement intellectuelles, artisanales et commerciales. Le découplage de l'Asie centrale de l'orbite persane devient encore plus flagrant lorsqu'aux deux puissances turques déjà en place – et en rivalité croissante – s'ajoute une troisième, à partir du xi<sup>e</sup> siècle: celle des Seldjoukides.

## Une seconde vague de turcisation durant la période pré-mongole (xi<sup>e</sup> – xii<sup>e</sup> siècles): un triptyque conflictuel et déstabilisateur

Le troisième pouvoir turc à émerger en Asie centrale, concurremment aux dynasties karakhanide et ghaznévide, descend de la tribu des Oghouzes. Originaire du nord de la mer d'Aral, ce peuple, emmené par le chef de guerre Seldjouk, émigre à Djend (Ouzbékistan) en 985. C'est sans doute là, en terre samanide, que le héros éponyme des Seldjoukides – encore que leur empire sera véritablement instauré sous le règne de son petit-fils, Toghroul Beg (1037-1063) – se détourne du chamanisme turco-mongol pour adopter la religion du